

mères de familles les plus raisonnables n'y sont pas insensibles. Il n'y en a peu qui ne se disent deux ou trois fois dans le courant de décembre : "Je suis curieuse de savoir ce que mon mari me donnera le premier de l'an pour mes étrennes." C'est une sensation si agréable que celle d'une curiosité sûre d'être satisfaite à un jour marqué ! les étrennes de l'année où l'on va entrer font songer à celles de l'année qui s'achève, et l'on fait ainsi la revue de ses plus gracieux souvenirs dont l'écrin va s'enrichir d'une perle nouvelle. On a quelque fois modestement commencé, car l'on est pas toujours riche en entrant en ménage ; puis, peu à peu, le bien-être est venu, et les étrennes s'en sont ressenties ; mais les dernières n'ont pas fait oublier les premières, offertes de si bon cœur et de si bonne grâce. Que recevra-t-on cette année ? un bijou ? un objet de toilette plus ou moins magnifique selon la fortune de celui qui donne ? Ce qu'il y a de beau en effet dans les étrennes, c'est qu'il y en a pour tous les rangs et toutes les fortunes ; elles commencent à l'orange pour ne finir qu'au cachemire et à l'écrin de diamants.

Le jour de l'an est la fête des petits et des faibles, et en tête des bénéficiaires de cette journée laissez-moi placer ces charmants petits qu'on appelle les enfants. Qu'ils sont heureux, ce jour-là, ces chers petits bonshommes, la joie de notre foyer, la lumière de notre vie, chérubins qui, par moment, deviennent des diabolins, mais qu'on aime toujours ! la veille, leur maman ou leur bonne a eu de la peine à les endormir.

—Ah ! maman, ah ! ma bonne, je voudrais bien savoir ce que l'on me donnera demain pour étrennes !

—Dors, mon enfant, je vais ce soir te donner un bon baiser, quand tu auras fait ta prière et remercié Dieu de t'avoir conservé à tes parents cette année, et de te les avoir conservés. Demain, mon mignon, tu auras le plaisir de la surprise.

—Dormez, monsieur Jules, car si vous ne dormez pas, vous aurez demain les yeux rouges, et vous aurez l'air d'avoir pleuré, le jour de l'an, comme les enfants méchants à qui on ne donne pas des étrennes !

Ne pas recevoir des étrennes, quelle parole néfaste et à éviter un pareil jour ! Le *Favete linguis* d'Horace trouve ici sa place. La privation des étrennes, c'est l'interdiction du feu et de l'eau des anciens Romains ; c'est la position de l'*outlaw* du moyen âge ; c'est la mise hors la loi, l'excommunication civile et domestique ! Mais quel est le père assez barbare pour priver ses enfants d'étrennes ?

Dormez donc, bien chers enfants, demain le jour des étrennes luira pour tout le monde, et vous aurez les vôtres. Les grosses et petites bourses ont pris d'avance leurs précautions et sont allées, dès la veille, parcourir les magasins. Vous plaît-il d'y faire un tour avec nous ? Le coup d'œil est pittoresque, il n'est pas indigne de votre attention. Quel mouvement ! Que de promeneurs affairés !

Qui donc a dit que les parents seuls donnaient les étrennes ? Est-ce qu'en en donnant ils n'en reçoivent pas ? Est-ce que cette joie qu'ils causent n'est pas leur joie ? Est-ce que ces beaux et doux yeux attachés sur leurs yeux—et un peu sur leurs poches—ne leur mettent pas du bonheur dans le cœur pour toute la journée ? Est-ce que ces jolies petites mains tendues et frémissantes de plaisir quand on les remplit de bonbons et de jouets ne sont pas gentilles à croquer ? Est-ce que ces bons baisers donnés par ces bouches de velours ne mettent pas un baume sur toutes les plaies de l'âme ? Et tout cela pour un polichinelle, pour un ménage, pour une ménagerie, pour un singe jouant de l'orgue, pour un ballon, pour un boîte de dragées, pour une poupée, pour un tambour ! Vraiment c'est à faire naître des scrupules, et l'on est tenté de se demander si, comme la fortune, on ne vend pas ce que ces beaux enfants s'imaginent qu'on leur donne.

J'aperçois là-bas un grand jeune homme, qui, en fumant magistralement un cigare, rit entre ses dents de mon enthousiasme. Voilà qui est bien, mon très honoré maître ; vous êtes maintenant un homme, deux fois bachelier, et vous dédaignez ces puérilités, du sein du nuage olympien dont la fumée du tabac vous environne. Mais ne vous souvient-il plus, mon grand monsieur, de votre premier tambour ? Et vous, ma belle demoiselle, qui, les mains dans votre manchon, me regardez du haut de vos dix-huit ans, vous ne vous occupez plus maintenant que de votre piano ; Beethoven, Mozart, Rossini, Bellini, Boieldieu, se disputent tous vos instants ; mais, dites-moi, avez-vous perdu le souvenir de votre première poupée ?

Soyons donc indulgents pour les plaisirs que nous avons eus, pour les joies que nous avons goûtées, et surtout n'oublions pas ceux qui ne reçoivent pas d'étrennes. J'aperçois là-bas un pauvre joueur d'orgue qui vous salue d'une mélodie peu harmonieuse peut-être, mais qui veut, à sa manière, vous souhaiter la bonne année. Faites-lui, en passant, votre offrande, et faites dégonfler dans la sébile de l'enfant debout à côté du vieil aveugle ce sac de bonbons trop rempli que vous rapportez chez vous. La dîme payée à l'enfant du pauvre porte bonheur à l'enfant du riche.

FERNAND.

### L'ALBUM DE MARGUERITE.

*Ma chère Berthe*

Tu veux, petite curieuse, que je te livre mon album depuis la date de ma 16<sup>me</sup> année jusqu'à ce jour, où je me sens si transformée, si sérieuse avec mes 19 ans et mon premier né qui va avoir 7 mois !

Je te confie cet album à la condition formelle que tu me prêteras le tien qui m'intrigue beaucoup. Ne développe pas le paquet devant la femme de chambre car c'est une fine mouche qui n'oublierait pas la couleur de ce livre de mes pensées intimes ? Peut-être bien se distrai-

rait-elle, à mes dépens dans ses soirées du dimanche.

Au revoir, mignonne, je t'embrasse, et caresse les deux chérubins, mais pas trop, afin de ne pas arriver à les aimer autant que mon petit ange. Cordialités à ton mari, et bien à toi

MARGUERITE.

30 Juillet, 80, 16 ans.

Je me suis fait bien belle aujourd'hui, j'espère être, ce soir, la reine de la fête. Madame P... dit que ma voix promet, je chanterai de charmants morceaux devant un public ami ; j'ai un peu peur. Est-ce de l'orgueil ? Je le crains ; les gens qui me voient à travers le prisme de leur affection, croiraient que c'est de la timidité.

La soirée est passée ; il m'en reste une bonne leçon et un peu de dépit ; la leçon a été infligée à ma présomption par Lucie, elle chante bien mieux que moi, avec cette voix qui vient du ciel et qui est comme l'expression de la bonté de son cœur ; dans *Casta diva* de Norma et dans une romance anglaise elle a eu tous les honneurs de la soirée, y compris ceux du rappel.

Je me sentais dépitée, car elle phrase admirablement et semble comprendre et éprouver ce qu'elle chante.

Mais qui donc l'a initiée à l'art de si bien dire et de faire éprouver aux autres les émotions qu'elle ressent ? Moi je n'y comprends rien ; ce qui est sentimental ne trouve d'écho en moi que lorsque les autres l'éprouvent, et encore ne sais-je pas distinguer si l'émotion que je ressens m'est produite par le talent du chanteur ou bien par les beautés que renferme l'œuvre rendue.

Mais bast ! Me voilà bien tourmentée, moi je ne suis pas artiste ; j'aime le *beau* parce que c'est le *beau*... et sais-je pourquoi ?...

Je suis vexée, un peu, beaucoup ; bien que je ne me l'avoue pas, mon orgueil est blessé parce que je n'ai été qu'en second dans l'admiration des auditeurs.

Et pourquoi ?

Est-ce parce que nous concourions toutes deux à augmenter la recette des pauvres ? car c'est pour les pauvres que maman m'a laissée m'exhiber. Non, évidemment. Mais bien parce qu'un jeune homme ne m'a même pas applaudie ; voilà la seconde fois que je le rencontre et qu'il me marque une grande froideur. Cependant je l'admire, il est grand distingué, charmant !... Oh ! mais charmant !... et puis... il est riche... Je voudrais être sa femme... Il me donnerait des belles robes... une belle voiture, je n'aurais qu'à diriger mes domestiques, je les prendrais bien dressés et alors !... alors, je m'amuserais !... Je donnerais mes 5 o'clock tea le mardi et chaque jeudi soir serait réservé aux intimes ; on ferait de la musique, on chanterait, on ne parlerait mal de personne, et cependant, il ne serait pas défendu d'avoir de l'esprit. On y causerait des nouvelles du jour... on ne parlerait pas politique... Oh ! non ; on passerait en revue les auteurs contemporains laissant de côté les classi-